

Henri VanLier, Anthropogénie

Constitution continue d'Homo comme état-moment d'Univers
(SGDL 1995 et 1998 - Cinquième état : mai 1998)

Chapitre 22 - Les théories d'Homo urgentes

A. LES THEORIES ESTHETIQUES	2
1. L'aise de la théorie esthétique dans le MONDE 1A et 1B	
2. Le malaise de la théorie esthétique dans le MONDE 2	
3. La refondation de l'esthétique dans l'ingénierie généralisée du MONDE 3	
B. LES THEORIES ECONOMIQUES	4
1. L'échange intense du MONDE 1	
2. L'échange objectivé du MONDE 2	
3. L'échange réticulaire du MONDE 3	7
C. LES THEORIES POLITIQUES	9
1. Les théories du pouvoir (forcer, guérir, tuer)	
2. Les théories de l'ordre social	
3. Entre la coutume et la justice	14
a. Règlements par paroles, gestes, écritures, lectures du MONDE 1	
b. Règlements par principes, essences, sens humain commun du MONDE 2	
c. Règlements par négociations réticulaires du MONDE 3	
D. LES THEORIES LANGAGIERES	19
1. Les grammaires et les lexiques	
2. Les linguistiques diffuses	
3. Les linguistiques occidentales comparatistes et différentielles	23
4. Les linguistiques traductionnelles	
5. Une linguistique du MONDE 3	25

Les groupes hominiens produisent des conflits vitaux, ainsi que des conflits techniques et sémiotiques. Ces conflits (fligere, lutter, cum, avec) invitent à des pratiques de régulation, mais aussi forcent à des thématisations, donc à des théories sectorielles, qui sont indirectement des fragments de théorie d'Homo.

L'anthropogénie en retiendra quatre. (1) Les théories esthétiques et érotiques sont nées des conflits inhérents aux effets de champ, surtout perceptivo-moteurs. (2) Les théories économiques ont été suscitées par les conflits des échanges des marchandises (merces, échangeables), et en particulier de l'échangeur neutre, la monnaie. (3) Les théories politiques, juridiques, morales ont été entretenues par les conflits attachés aux instances (familiales) et aux rôles (commerciaux). (4) Les grammaires (grammata, lettres) et les lexiques, conduisant à des linguistiques, furent produits par les conflits inhérents à l'interlocution, du moins dès qu'elle commença à s'écrire et à être régie par le pouvoir.

A. LES THEORIES ESTHETIQUES

Dans la reproduction sexuée, les formes d'une espèce sont sélectionnées par leur adaptation à l'environnement et à la physiologie des organismes, mais aussi par les choix que les partenaires sexuels font l'un de l'autre. Chez Homo, cette sélection esthétique (engageant l'odeur, la vue, l'audition, le toucher) se complique du fait que les structures et textures répondent à des critères techno-sémiotiques, et que de plus elles sont saisies dans des effets de champ fixateurs, dynamiques, excités.

Ainsi le conforme (beau) et le difforme (laid) sont chez Homo problématiques, et donnent lieu non seulement à combats et à jalousies mais à débats et à doctrines. Avec pourtant entre le MONDE 1 et le MONDE 2 un grand contraste, dont il faut saisir la portée.

1. L'aise de la théorie esthétique dans le MONDE 1A et 1B

Il y a un demi-siècle, un sculpteur Dogon, représentant du MONDE 1A, expliquait encore à Jean Laude qu'avant de travailler à une sculpture pourtant très peu anatomique, il faisait d'abord déambuler longuement devant lui une jeune femme très belle afin, expliquait-il, de capter et rassembler les rythmes cosmiques qui constituaient le thème essentiel de son oeuvre. Les Zim-Naga des Indes répètent que, s'ils parfont leur corps, c'est pour que leur esprit s'y plaise et ne le quitte pas. On ne peut qu'être frappé par le caractère fondamental de ces remarques.

Semblablement, dans la Chine des XIe et XIIe siècles, les peintres Song ont fait sur les effets de champ logico-sémiotiques et surtout perceptivo-moteurs de leurs produits (les peintures) mais aussi sur ceux des corps producteurs (les peintres) des considérations théoriques abondantes, pertinentes, cohérentes, essentielles, qui ont été répétées par leurs successeurs jusqu'à aujourd'hui. Dans le même MONDE 2-1, les calligraphes arabes ont toujours fondé leurs pratiques sur une doctrine

fondamentale explicitée. Et partout, hors du MONDE 2, la musique et la danse ont été accompagnées de commentaires cosmologiques consistants.

2. Le malaise de la théorie esthétique dans le MONDE 2

Le MONDE 2 n'en paraît alors que plus singulier. Si sa pratique artistique a produit des oeuvres insignes, si les Grecs ont inventé l'adjectif kaloskagatos (beau et bon), et même le substantif de qualité kalokagathia, l'Occident n'a pas produit d'esthétiques véhiculaires au sens où il produisit des éthiques et des logiques véhiculaires. C'est sans doute que son postulat de l'adéquation de l'Etre et du Logos lui rendait l'art théoriquement inassimilable, comme du reste l'érotique.

Les exemples de ses limites en ce domaine abondent. Si le Platon de l'Ion apparente la poésie à un enthousiasme, à savoir à une inhabitation par le dieu (en-thousiasmos, en-thousia, (theos-en, dieu- dans), c'est en définitive pour chasser (réellement ou ironiquement, peu importe) le poète des cités rationnellement gouvernées. Descartes classe les propriétés littéraires dans le champ du plaisir, même si un jour il déclara brièvement que l'artiste va là où le philosophe ne saurait aller. Pascal s'étonne de l'admiration que provoque la peinture par des copies "dont on n'admire point les originaux". Pour Boileau, la littérature se réduit si bien à des "ornements égayés" qu'il exclut d'elle "de la foi des chrétiens les mystères terribles". L'Ethique de Spinoza et la Monadologie de Leibniz ne contiennent pas d'esthétique directe. Seule la musique mérita mieux. Elle fut déclarée cosmologique par les Pythagoriciens, et diversement divine par les chrétiens, dont Augustin, sans doute parce qu'elle n'avait pas de contenu désignatif forçant à y distinguer le vrai, le vraisemblable et l'illusion.

Aussi fallut-il les premières fissurations du MONDE 2 pour que depuis 1750 Baumgarten introduise une théorie nommée Aesthetica ; que Kant s'essaye à une Critique du Jugement ; que des post-kantiens, sans doute fréquentés par Beethoven, donnent pour objet à la musique les "sentiments transcendants" ; que Hegel définisse l'art comme l'apparition sensible de l'Idée (das sinnliche Scheinen der Idee), au sens absolu, c'est-à-dire pleinement concret, où il entendait cette dernière.

Plus encore que sur le propos de l'art, la théorie du MONDE 2 hésita sur la nature des moyens de l'art, sans doute parce que son ontologie et son épistémologie du discours "adéquat" ne laissaient aucune place aux propriétés du rythme, aux effets de champ, aux destins-partis d'existence en tant que réalisations de topologies, de cybernétiques, de logico-sémiotiques, de présentivités singulières. Il ne resta guère alors à l'histoire, puis à la critique d'art, qu'à invoquer, autour de l'idéal de "touts composés de parties intégrantes", des mots creux et des concepts vérifiables comme "équilibre", "harmonie", "juste proportion", "bon goût", "clarté", "simplicité", "ampleur", "profondeur" ; voire, depuis Baudelaire, comme "bizarre", selon une sensibilité dite "moderne", quand au crépuscule du MONDE 2 commencèrent à se dérober les "touts". Même Valéry, sensible comme Mallarmé à la dimension phonosémique du poème, exprima celle-ci de la façon la plus malencontreuse, titrant "le son et le sens", alors qu'il s'agissait d'un cas où le son est justement un sens, parfois le sens principal.

Sans théorie générale ni des fins de l'art ni de ses moyens, le MONDE 2, bien que très historien, fut alors incapable de concevoir une histoire de la singularité des oeuvres, et dut se contenter de les

dépeindre "enlevées", "virtuoses", "savantes", "pleines de force", "surprenantes", "fascinantes", "délicates", "sensuelles", etc. Il se réfugia dans les vies d'artistes, auxquelles le prédisposait son intériorité romano-chrétienne. Ainsi produisit-il d'innombrables histoires de la peinture, de la littérature, de la musique où il était surtout question d'amours, de succès et d'oublis, d'influences supposées, de classements en écoles ("classiques", "romantiques", "réalistes", "naturalistes"), mais presque jamais, ou jamais, du sujet pictural, sculptural, langagier, musical, dansé des oeuvres.

A ce train, le MONDE 2 en sa fin devait au XXe siècle produire des essais psychanalytiques et structuralistes sur l'art, les premiers satisfaits de rencontrer à chaque pas le complexe d'Oedipe ou le nom du père, tandis que les seconds se félicitaient d'avoir remarqué que dans Les Chats de Baudelaire les adjectifs, les substantifs et les verbes n'étaient pas répartis au hasard. Freud avait pourtant prévenu ses lecteurs que ce n'était pas parce que les plis d'une robe y évoquaient une forme de vautour, symbole maternel, que La Vierge et l'Enfant de Leonardo da Vinci était une production d'art extrême, et non une croûte. Et Jakobson, qui reconnaissait que le slogan électoral "I like Ike" n'était pas le sommet de la poésie même s'il répondait à la définition qu'il donnait du poème, eût sans doute convenu que ce n'était pas un chapelet d'allitérations et d'assonances qui faisait de The Raven un chef-d'oeuvre, et plus précisément d'Edgard Poe, lequel n'était pas seulement, comme le voulait Emerson, a jingle man.

3. La refondation de l'esthétique dans l'ingénierie généralisée du MONDE 3

Il se pourrait que le MONDE 3, et son ingénierie généralisée, soit moins en porte-à-faux sur le théorie de l'art que ne le fut la prétention de vérité adéquate du MONDE 2. Par exemple, les remarques faites par René Thom, mathématicien des sept catastrophes élémentaires (pli, fronce, aile de papillon, queue d'aronde, ombilics elliptique, parabolique, hyperbolique), sur les "états excités" et les "chréodes très instables" propres aux oeuvres d'art extrêmes, par exemple dans les résultantes activées-passivées par les centaines de "degrés de liberté" (dimensions) du corps hominien au cours de la "sémiurgie" qu'est la danse, touchent à un essentiel de l'art perdu de vue en Occident depuis 2500 ans, - non dans la pratique, mais dans la théorie. De même, dans la présente anthropogénie, la caractérisation de toute production artistique (plastique, musicale, langagière) comme d'une compatibilisation rythmique des incoordonnables grâce à une thématization d'effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques, s'inscrit dans une recherche des fondements.

2. LES THEORIES ECONOMIQUES

Dès l'examen des bases d'Homo, l'anthropogénie a remarqué combien la transversalisation par les mains planes et un cerveau neutralisant le rendait possibilisateur et échangeur. Echangeant sans cesse (a) des manipulations d'outils et des recettes, (b) des biens de survie et de sécurité, (c) des objets de plaisir, (d) des signes d'alliance, (e) des signes de prestige, (f) des "victimes" de sacrifices, (g) des clivages de distribution, (h) des moyens de production, (i) des rapports sociaux de production, etc.

Pareils échanges se bloquent et se déséquilibrent facilement. Ils ont ainsi développé non seulement des coutumes systémiques, mais aussi des discours systématiques. Donc une théorie économique, contribution aux théories indirecte qu'Homo a faite sur lui-même.

1. L'échange intense du MONDE 1

On peut en voir de premiers linéaments dans les grottes peintes, où le chasseur-cueilleur des origines ne se perçoit pas devant une proie simplement à consommer. En une combinaison de profit, de poursuite et de jeu, que rend le français gibier (chasse), et mieux encore l'anglais game, il participe avec ce qu'il capture à une même Génération générale (Physis, Natura), où chacun vit en consommant-participant-distribuant les autres et en étant consommé-participé-distribué par eux. L'ordonnance non encore cadrante, mais du moins précadrante, des images rupestres démontre une certaine autoperception d'Homo, animal techno-sémiotique, comme chasseur-cueilleur échangeur cosmique et cosmologique.

Ce sont ces tractations entre l'homme et la bête (la plante est symptomatiquement absente des représentations) qui se continuent, mais cadrées et cadrantes cette fois, au néolithique, entre chasseurs-éleveurs, cueilleurs-agriculteurs, artisans, époux du même groupe et de groupes différents, selon des protocoles décryptés par Mauss dans son Essai sur le don, où l'on voit qu'à ce moment l'échange fonctionne comme un double don, échangeant les donnés mais aussi les donneurs et receveurs eux-mêmes, bien avant de devenir un banal troc. Du reste, ce qui est échangé en surface est rarement ce qui est échangé en profondeur. Encore aujourd'hui, le pasteur des sociétés africaines traditionnelles acquiert des vaches non pour augmenter son cheptel, mais pour avoir des femmes, dont le nombre est mesuré par l'importance de son cheptel. Les mêmes ambiguïtés affectent les rapports entre richesses et grades en Polynésie. Quitte à ce que le vrai pouvoir du chef dans la Nouvelle-Calédonie de Leenhardt se passe de toute richesse extérieure, ou s'exalte même de son absence. On se souviendra que c'est au néolithique et très tôt, peut-être il y a 10.000 ans, qu'apparaissent les premiers jetons de comptage.

Cependant, pour qu'apparaisse une monnaie, il faudra attendre le sous-cadrage généralisé des empires primaires à écriture, avec leurs comptabilités de marchandises produites en séries, en particulier les potteries. Cette fois, il ne s'agissait plus d'une vicariance (vicis, alterance) entre des échangés et des échangeurs concrets, mais d'une première équivalence d'un échangeur défini, du reste encore intense, comme les écritures dans lesquelles il se chiffrait. La distanciation inhérente à tout signe comportait, dans la monnaie et ses calculs comptables, assez d'altérité abstraite et sidérante pour conforter des théories de la transcendance, celle du despote, source et garant suprême, et celle du dieu, source et garant suprême, depuis Hammourabi et Akhen-Aton.

C'est l'intensité charnelle puis transcendante de l'échangeur neutre qui s'efface, vers l'an 1000, à voir son inscription dans les nouvelles écritures désintensifiées commerciales que nous avons dites contractuelles : la phénicienne, l'araméenne, l'hébraïque archaïque. A condition de voir que le contrat est alors passionnel, comme ceux entre Israël et Yaweh, entre Jacob et Laban, comme ceux qui comptabilisent les enfants sacrifiés à la Déesse au taphet de Carthage.

2. L'échange objectivé du MONDE 2

L'aspect passionnel du contrat s'effacera à son tour à mesure que l'écriture phénicienne sera employée par les commerçants navigateurs grecs de la Méditerranée orientale obligés de concevoir des contrats d'assurance de fret. En sorte qu'il fallut à peine trois siècles pour que, dans l'économie comme dans le poème, l'architecture et la statuaire, le continu proche du MONDE 1 soit remplacé par le continu distant du MONDE 2, voyant l'univers comme un Tout ordonné, un cosmos, composé de touts, eux-mêmes composés de parties intégrantes, et décidément détachés sur leur fond.

Dans cette vue abstractive des choses, la monnaie se détacha des échangeables qu'elle permettait d'échanger, comme l'idée platonicienne se détachait des choses où elle se réalisait. L'échangeabilité pure (amoibè, amoibestHaï), pratiquée dans les affaires, devint un modèle cosmologique. Héraclite marque bien l'articulation de la convertibilité monétaire et cosmique : "Toutes choses (ta panta) <est un> échange-convertibilité (amoibè) du feu. Le feu est au Tout comme les biens d'usage (kHrèmata) sont à l'or, et l'or aux biens d'usage. " Oui, "panta rei", tout coule, comme la nouvelle monnaie. Une révolution économique donne lieu à une révolution métaphysique, et réciproquement. D'autres présocratiques, plutôt que le feu, privilégièrent l'eau, ou l'air, mais c'est la même convertibilité qui est à l'oeuvre. La monnaie devenue abstraite, et donc à accumulation indéfinie, définira maintenant le désir comme manque et satiété, jusqu'au Lust allemand. C'est Héraclite encore : "To pûr kHrèsmosunè kai koros (Le feu <est> appétit par manque et satiété). L'économiste remarquera que kHrèsmosunè (appétit par manque) et kHrèmata (les biens d'usage échangeables) partagent la même racine : *kHer, manier en tous sens.

Le tHeastHaï, regarder dans la bonne distance de façon à globaliser des touts composés de parties intégrantes, avec ses deux corrélats que furent le tHeatron et la tHeôria, invita à saisir les échangés et les échangeurs abstraits selon des partages tranchés abstraits, où le nomos (partage des moutons et de leurs enclôts) finit par désigner la loi. A l'époque, les touts économiques ainsi tracés étaient surtout les oïkoïs, les "grandes maisons" méditerranéennes, où s'organisaient tant les rôles des clients (cli<n>ants) échangeurs que les instances des consanguins reproducteurs. Le régisseur-intendant qui distribuait (nomos, nemeïn) les flux de pareille maison (oïkos) fut dit oïko-nomos ; son art fut l'oïko-nomia, qui désigna bientôt l'organisation et la distribution en général. Dans un milieu logiciste où tout devenait théorie, Xénophon, disciple de Socrate, en fit un traité sous le titre d'o <logos> oïkonomikos. Employés par Platon et Aristote, ces termes ont donnés des dérivés dans toutes nos langues.

Lorsque la cité grecque devint l'empire romain, les flux pris en compte par l'oconomia s'élargirent jusqu'aux extrémités de la Méditerranée, et elle finit par désigner tout arrangement convenable (par exemple, dans une oeuvre littéraire). D'autre part, dans l'échange économique, la dimension de choix libre de l'échangeur prit de plus en plus de place sous l'influence de la nouvelle intériorisation et liberté personnelle du salut romano-chrétiennes. Ce choix fut censé procéder de la volonté, dont on feignait de croire qu'en fin de compte elle cherchait le bien d'un sujet voulant et désirant, entendu comme manquant de ce qu'il n'avait pas.

Le caractère libre, volontaire et désirant de l'échange se renforça encore quand Homo occidental chrétien, après l'An 1000-1033, commença de se percevoir comme un cocréateur du Dieu créateur, et donc comme un investisseur, dans des anticipations à plus ou moins long terme, inconnues des Anciens Grecs et Romains, qui vivaient dans un temps cyclique. La proprietas latine cessa de conférer au propriétaire un "jus utendi et abutendi" (droit d'user et d'abuser) pour devenir un "jus utendi" au service du "bonum commune" de la société cocréatrice. Et les théologiens, intellectualistes, martelèrent que la volonté et le désir se portent vers la cause finale de la volonté, à savoir le bien propre de chacun, en un calcul d'optimisation des biens. Par le détour d'une métaphore animale frappante, Buridan expliqua comment un âne affamé se trouvant à distance égale de deux bottes de foin identiques et donc identiquement voulues et désirables mourrait fatalement d'inanition, ne pouvant se décider entre les deux.

Depuis, le vendeur, l'acheteur, l'investisseur occidentaux furent compris comme des optimisateurs de gains, en une vue théologique qui perdura au moins jusqu'à Walras. Max Weber a écrit un classique sur les rapports entre l'éthique du protestantisme et l'esprit du capitalisme. Un autre classique serait à écrire sur le primat de la cause finale et de la volonté rationnelle d'Homo chrétien devenu entrepreneur cocréateur dans la notion de calcul de l'intérêt maximal comme principe de l'échange économique.

Ce modèle de la vente et de l'achat rationalisés, de même que la subordination à un bonum commune, se confirmèrent quand, au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, le passage de la polis grecque et de l'urbs latine à la nation moderne initia les comptabilités nationales. Les fonctionnaires auprès des ministres, et les ministres auprès des rois, durent répondre de l'optimalité, et en tout cas du "bien fondé" global de leurs décisions pour des nations qui étaient, selon Bossuet, le corps du souverain. Homo bourgeois rationaliste se découvrit l'animal comptable, anxieux de traiter comme des indexables purs (déchargés) les biens, les services, les flux de monnaies, - tandis que le physicien mécanicien réussissait merveilleusement ses indexations pures à côté de lui.

C'est ainsi que, dans le moment décisif que fut le passage de la manufacture des XVIIe et XVIIIe siècles à l'industrie du XIXe grâce surtout à la machine à vapeur, le mot economics apparut en anglais en 1792 pour désigner "a science concerned chiefly with description and analysis of the production, distribution and consumption of goods and services" (Webster's). Cette naissance fut strictement contemporaine des déclarations de Laplace sur le projet d'une physique où on pourrait déduire tous les états futurs d'un système mécanique à partir de l'indexation (archimédienne) de la vitesse, de la position et de la direction des éléments.

Dès lors, une demi-douzaine de théories économiques s'enchaînèrent dialectiquement durant un siècle et demi : Smith, Ricardo, Marx, Walras. Elles formèrent un corps de doctrine qu'on peut dire "classique" tant il s'inscrivait exactement dans les torons philosophiques du MONDE 2 traditionnel : objectalité objectivable des choses échangées et optimisation des volontés échangeantes. Pour déterminer la valeur objective (strictement indexable) des biens et services, Smith calcula les richesses des nations ; Marx supposa une valeur-travail moyenne ; Walras se tourna vers la détermination du prix dans un marché parfait

(sans distorsion). Au même moment, les mathématiciens croyaient avoir bouclé le calcul infinitésimal, c'est-à-dire la physique newtonienne.

Plus que l'idée encore colbertienne et royaliste de richesse nationale, ou que l'idée laplacienne de marché parfait, la culmination du MONDE 2 dans l'économie aura été marquée par l'idée marxienne de valeur-travail, qui confère aux biens et services une valeur et même une densité ontologiques et logiques (on relira, si possible dans la densité de l'allemand, les pages de Marx sur le Travail concret élaborant la Terre-Mère). Hegel venait d'accomplir la reconcialiation absolue de l'ontologie et de la logique. En ce crépuscule triomphal qui bouclait l'Occident, Hegel et Marx rendirent le même tribut appuyé à Aristote, qui l'avait décisivement ouvert.

3. L'échange réticulaire du MONDE 3

Keynes, au lendemain de la grande crise de 1930, peut alors être considéré comme le seuil du passage économique du MONDE 2 au MONDE 3, En 1936, il rompt avec l'ontologisme et le logicisme (la vérification dans l'être ou selon l'être) des économies "classiques", en ne présentant plus la monnaie comme le reflet de biens à valeur objectivable, et conséquemment comme le garant de l'autonomie morale du bourgeois, mais comme un intervenant, un facteur au sens fort. Comme résultat de l'intervention monétaire, il retint l'emploi (Employment) suffisamment rémunéré ; on était au lendemain de la vague de suicides, de chômages et de misères de la Crise mondiale de 1930, entre deux Guerres mondiales. Comme moyens de l'intervention, il retint les taux d'intérêt (Interest) le volume de la monnaie (Money), les deux étant réglables par les gouvernements ou les banques centrales. Pris avec leurs interactions et leurs conséquences, ces trois éléments faisaient une théorie générale (General Theory) de la machine économique. D'où le titre complet : The General Theory of Employment, Interest and Money, souvent résumé en General Theory.

Ainsi l'économie cessait d'être un édifice du MONDE 2 : des flux de biens et de services qui étaient la chose même, l'être ; une monnaie qui était le reflet-garant impartial de ces flux ; un économiste observateur de la chose même à travers son reflet-garant. Dans une nouvelle ontologie et épistémologie, le reflet-garant, la monnaie, transformait la chose observée, elle en était un facteur. L'économiste n'était plus un observateur, mais un expérimentateur. Les Relations d'incertitude de Heisenberg de 1927 venaient de poser que la longueur d'onde de la lumière (le reflet-garant) intervient fatalement dans le phénomène observé par elle.

Mais la position de l'économiste expérimental était beaucoup moins confortable que celle du physicien expérimental. Car, devenu keynésien, il savait que ce qui est le moteur de l'économie, pour finir ce n'est pas la monnaie, même régulée, ni aucun autre facteur économique indexable, mais quelques décisions politiques et surtout, comme y insistent les Concluding Notes de Keynes, l'élan d'entreprendre plutôt que d'épargner, élan qui ne dépend pas du calcul d'intérêts supposé par la théologie et l'économie bourgeoises du MONDE 2 rationaliste, mais pour finir, à côté de quelques délibérations calculatrices, de "spirits" : "A large proportion of our positive activities depend on spontaneous optimism rather than on a mathematical expectation, whether moral or hedonistic or economic". Et plus concrètement : "If human nature felt no temptation to take a chance, no satisfaction (profit apart) in constructing a factory,

a railway, a mine or a farm, there might not be much investment merely as a result of cold calculation".

Cependant, Keynes travaillait dans un monde où les Nations avaient encore des frontières. C'étaient des tous si bien composés de parties intégrantes qu'elles s'estimaient "souveraines", et leurs décideurs institutionnels y avaient une influence appréciables. Chacune avec un peu de bon sens pouvait alors décider de son sort, et en tout cas ne pas recourir à la guerre : "If nations can learn to provide themselves with full employment by their domestic policy (and, we must add, if they can also attain equilibrium in the trend of their population), there need be no important economic forces calculated to set the interest of one country against that of its neighbours." Cette situation perdura dans la quarantaine d'années qui suivirent la seconde Guerre mondiale, et qui furent donc keynésiennes.

Ainsi, le véritable passage de l'économie au MONDE 3 aura dépendu, surtout depuis 1980, de l'obsolescence des Nations sous l'effet de la transnationalisation de la technique, en particulier informatique, nucléaire, médicale, environnementale, médiatique. Une technique qu'on peut dire réticulaire, et même téléréticulaire, en ce que les mailles du filet y sont de moins en moins contiguës et doublement discontinues avec des effets quantiques marqués, par les distances et par les directions des relais (non hiérarchisables).

Le travail de l'économiste a été ainsi définitivement modifié. D'une part, les flux qu'il lui incombe d'indexer sont moins des formations morpho-mécaniques, même approchées par la topologie différentielle des théoriciens des catastrophes, que des formations techno-sémiotiques, qu'on pourrait presque dire métaphoriquement morpho-chimiques, en songeant à celles de l'Evolution d'un Univers saisi de plus en plus comme chimiquement variationnel et événementiel (et non plus vectoriel). D'avoir sur son mur, par-dessus sa table, un schéma suffisant d'un acide aminé serait peut-être pour un économiste contemporain la plus adaptée des muses.

D'autre part, l'économie se voit confier une tâche de repérage presque philosophique. Avant de calculer des directions et des intensités de flux, il faut être sûr de les avoir repérés, sans oublier par exemple ceux des nouvelles cartes de crédit, des trocs d'internet, des innombrables modalités de leasing, etc. Il faut aussi en avoir relevé les caractéristiques cybernétiques, souvent révolutionnaires, par exemple leurs passages du "hiérarchique" au "réticulaire", du "transformationnel" à l'"incrémentiel", du "bigframe" au "groupware", de l'"intensif" et de l'"intégré" au "soutenable", de l'"organisation" à la "compatibilisation", du "progress orthogénétique" à "la variation morphologique et quantique", de "l'écologie locale" à "l'écologie planétaire", du "processus finalisé" au "processus comme processus", "de la compétence pure à la compétence collaborante", du "travail rémunéré" à "l'activité insérante". Etc.

Ces repérages sont si pressants, si préalables, qu'on pourrait croire que le souci principal des économistes d'aujourd'hui serait d'en produire des mises à jour. En des listes cardinales, s'évertuant à ne pas oublier un seul item vraiment important. En des listes ordinales, veillant à présenter chaque item dans la subordination des urgences techniques et sémiotiques qui lui revient. Pour l'anthropogénie, le fait

que ceci n'existe guère, ou apparaît peu, est une indication importante sur l'ethos d'Homo, qui aime s'affairer en non-connaissance de cause.

La théorie économique est pour Homo son domaine le plus irritant. Elle lui est indispensable pour prévoir les reprises, les dépressions, les krachs, les délocalisations, et elle semble possible, tant les flux de "biens et services" donnent l'illusion d'être indexables strictement (archimédiennement), en raison de l'abstraction de leur échangeur neutre, la monnaie. Pourtant, rien n'échappe davantage à toute prise. Parce que les facteurs intervenant sont innombrables, et que leur interactions sont plus innombrables encore. Sans compter que plusieurs d'entre eux appartiennent à ces "spirits" volatiles dont parlait Keynes.

Il se pourrait que l'entrée définitive dans le MONDE 3 de l'économie soit indiquée par une première prise de conscience chez Homo que la marchandise au sens étroit (c'est-à-dire l'ensemble des biens échangeables en référence à l'échangeur neutre, dont le travail) n'est qu'une partie, et même une partie fort réduite d'une économie. Qu'il y a un nombre considérable d'autres échangeables très importants (informations fuyantes, stimulations, plaisirs, réorientations, associations souples) qui sont une richesse non seulement sociale mais proprement économique. Que des sociétés sont peut-être imaginables où ces échangeables trouveraient leurs régulations économique-politiques. Symptomatiquement, en 1998, La Richesse des Hommes de Roger Sue a proposé de rechercher à cette fin une nouvelle institutionnalisation d'"associations d'utilité économique et sociale", destinées à compléter ce qu'a été le travail marchandise au cours des XIXe et XXe siècles.

C. LES THEORIES POLITIQUES

Le domaine politique est plus fuyant encore pour Homo théoricien que le domaine économique. Les conflits intergroupes et intragroupes apparaissent dès les primates supérieurs, auxquels Homo appartient, en raison des instances familiales qui situent dans des relations métastables le mâle dominant, les mâles soumis, la mère, les soeurs, les frères, les jeunes adultes, tous ayant leur place dans le territoire, mais avec quelques permutabletés, qui ajoutent à la tension. Les notions de leadership et de soumission sont devenues classiques pour désigner ces rapports.

Les tensions primatales, avec leurs jacassements, se sont multipliées dans les groupes hominiens pour de multiples raisons. Déjà la collaboration manuelle ajoute aux instances de la famille les rôles des clients (clients, s'inclinant). Ensuite, les signes introduisent partout leurs distanciations, et donc là où régnait le couple animal de l'exclusion (claudere, ex, ferme, dehors) et de l'admission (mittere, ad, envoyer, vers), ils établissent le couple de l'interdiction (dicere, inter, dire, entre) et de la permission (mittere, per, envoyer, à travers <l'interdit>). Entre mère et fils, l'inceste est exclu chez les primates supérieurs, tandis que dans les sociétés hominiennes il est interdit entre mère et fils, et interdit ou permis à des degrés divers entre frère et soeur selon les rangs (Egypte), ou selon les âges de la vie (Islam arabe).

1. Les théories du pouvoir (forcer, guérir, tuer)

Du reste, les conflits groupaux redoublent chez Homo en raison de la multiplicité des forces que les parties contestatrices peuvent exploiter. C'est la force brute attisée par la tactique et la stratégie, comme dans les milices et polices diverses. C'est l'étalement ou la supposition de la richesse. C'est le prestige, c'est-à-dire les mille filets physiques et surtout sémiotiques (praestigium, stringere, prae, enfermer dans ses rets). Enfin, ce sont les indexations émises par le regard, la voix (le dictator est celui qui dit intensément, dictare), les membres, la stature entière, et dont nous avons assez vu qu'elles sont des mélanges inextricables d'analogie et de digitalité, de plein et de vide, de tranché et de vague, moyennant de constants effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques portant quelque réalité et beaucoup de fantasme.

C'est tout cela que résume le mot pouvoir en français et power en anglais, qui viennent tous les deux du latin potere, lequel a la caractéristique d'être un infinitif de verbe substantivable, comme velle (vouloir), debere (devoir), sapere (savoir), tant sans doute ces actions-passions étaient perçues comme des propres d'Homo. Et pouvoir est aussi entouré de la constellation sémantique de puissance, potentialité, possible, possibilité, possibilisation.

Pour l'anthropogénie, pouvoir et leadership devraient être convenablement distingués ; le pouvoir désignerait alors le leadership en tant qu'il forme avec la soumission une relation d'interdépendance et d'interjouissance, car il est faux de croire que le leadership hominien fonctionne comme un avantage monolithique et la soumission comme un désavantage monolithique. Quand ils jouent au chef et au serviteur, ou au bourreau et à la victime, les jeunes enfants montrent par l'inversion fréquentes des positions occupées que chez Homo possibilisateur la domination et la servitude forment un couple en vicariance. Le sort d'un roi africain ou d'un chef indonésien n'est généralement pas plus enviable que celui de leurs sujets. Les femmes ont dans toutes les sociétés détenus des pouvoirs apparents ou peu apparents mais considérables, et souvent sans leadership.

Le pouvoir hominien n'est pas un flux qui va unilatéralement du leader au soumis, c'est une tension, une différence de potentiel qui anime la vie courante, et qui donne lieu à une étincelle lorsque Thémistocle, d'un mot, d'un regard ou d'un mouvement de bras, déclenche les vaisseaux victorieux de Salamine. Cette influence réciproque, qui s'annonce déjà chez les mammifères supérieurs, n'est pas sans rapport avec la partition-conjonction généralisée. Rien n'est plus diffus que le pouvoir, toujours près d'être renversé, et la question "Qui a le pouvoir?" n'a généralement pas de sens. La dialectique du maître et de l'esclave, du moins dans son premier temps où elle note cette réciprocité, est sans doute la seule chose qui demeure de la philosophie de Hegel aujourd'hui.

Ceci a fait deux types de leaders. Ceux qui d'un geste, d'un regard, d'une voix, de quelques mots magiques introduisent un nouvel effet de champ majeur : Alexandre, César, Richelieu, Napoléon, Hitler, De Gaulle, Thatcher. Ceux qui observent la constitution des effets de champ politico-sociaux, exploitent leur tendance (trend) dès qu'elle s'affirme, y provoquent parfois des crises pour que leur bassin d'attraction se confirme : Auguste, Mazarin, Fouché, Talleyrand, Mitterrand. On trouve des correspondants de ces exemples occidentaux dans toutes les sociétés.

Le pouvoir est si conflictuel par nature qu'on s'attendrait à ce qu'il ait suscité de nombreuses et riches théories d'urgence. Ou au contraire qu'il ait paru si fuyant qu'il ait produit, plutôt que des théories, d'innombrables programmes. C'est cette deuxième éventualité qui a eu lieu, en tout cas jusqu'à présent. Le parcours de l'anthropogénie à son propos peut donc être relativement bref.

Dans les sociétés du MONDE 1A sans écriture le pouvoir est tellement situé dans les échanges concomitamment sacrificiels, météorologiques, sanitaires, agricoles/éleveurs/forestiers, matrimoniaux, graduels (de grades), guerriers, parfois chaminiques, qu'il se négocie fatalement par la parole tisseuse et le geste en une sorte de théorie pratique constante mais jamais isolée. Les indexations du pouvoirs interviennent alors comme des résultantes locales et transitoires parmi le tissage de toutes les autres indexations. Chez les Indiens d'Amérique, la décision après d'immenses et immobiles silences est un cas limite de ces pesées, qui ont donné notre "pensée" (pendere, manier des poids). Le chef canaque Mindia, qu'a encore connu Leenhardt, le Grand Fils qui totalise en lui les Générations, ne déploie aucun signe extérieur, il pèse sur les décisions plus qu'il ne les prend. Il est la voix du clan, sa qualité et sa profondeur de voix. Et c'est en ce sens qu'on le requiert : Aîné, faites-vous haut.

Par contre, dans le MONDE 1B scriptural des empires primaires, les index impératifs (et par là impériaux) ont dominé, tout comme les caractères des écritures intenses et plasticiennes qui sont leur véhicule en même temps que leur idéal. Là le pouvoir est fondamentalement le principe du partage et de la distribution internes et externes du territoire. Sésostris III est, dans la suite des versets de l'hymne qui le célèbre, distributionnellement la digue, l'abri, la forteresse, l'asile, l'ombre en été, le coin chaud en hiver, le mont-rempart, la frontière. Dans l'hymne à Ramsès II vainqueur des Hittites à Kadesh, le roi est l'assureur des limites par son éclat indexateur, en particulier par l'éclat de son visage, au point de se suffire, sans autre appui : "Je frappe, je massacre, et j'abats sur le sol. <O mon écuyer,> que pèsent dans ton coeur ces infâmes / Pour des millions desquels ne pâlit pas ma face." En garantissant la limite externe, la guerre extérieure garantit les limites internes : "<Le pharaon> est venu vers nous / Et il nous donné d'élever nos enfants et d'ensevelir nos vieillards." Cependant, on n'aurait rien compris si l'on n'avait vu que, par-delà l'index immanent qu'est le pharaon ("Sa vue apporte le souffle", dit l'hymne à Merneptah), l'index ultime est Rê, le Soleil, ce cercle qui est l'oeil, le regard, de l'Univers que fixe dans sa tombe l'oeil pharaonique, autre cercle.

Ce n'est pas que les indices aient été entièrement absents dans ce cadre, mais ils n'intervenaient que dans les moments relativement rares de vacillement des index. Par exemple pour indiquer que tel est bien l'Elu du ciel dans l'enquête qui conduit à l'élection d'un nouveau dalaï-lama. Ou qu'il a cessé d'être le Divin sur terre, lors des calamités. On le voit, ce que l'on appelle la stèle de la théologie amarnienne du Musée de Berlin serait aussi bien la stèle de la politique amarnienne.

Le MONDE 2 fut très mal à l'aise à l'égard de la théorie du pouvoir, et sa politique fut peut-être plus faible encore que son esthétique et son érotique. Comment admettre que ces "touts" organiques censés formés de parties intégrantes, comme la polis grecque, l'urbs romaine, le duché de Machiavel, le royaume de Bossuet dépendaient de

quelques indices fuyants et surtout de quelques index vagues. C'est vrai que Périclès, César, Auguste, Louis XIV, Napoléon savaient bien en pratique de quoi il s'agit, et leurs sujets également, mais personne n'avait intérêt à le dire. On prétend que les derniers mots d'Auguste furent : "Plaudite, amici, finita est comoedia (applaudissez, mes amis, la comédie est finie)." Le rapport entre pouvoir et comédie est essentiel, puisque la comédie est le plus sémiologique des genres littéraires et que le pouvoir est la plus sémiologique des pratiques hominiennes (le fou du roi est plus profond que son prêtre). Mais Auguste expirait sitôt après, et était donc quasiment défunt, defunctus, hors fonction (fungi, ex), au moment de l'aveu.

Remarquablement, le seul moment où des spécimens hominiens du MONDE 2 aient osé regardé le pouvoir en face fut celui de la comédie et de la tragédie. En Grèce, chez Thucydide. A Rome chez Tacite. Mais surtout pendant un siècle et demi européen, chez une demi-douzaine d'êtres d'exception : Machiavel, Shakespeare, Hobbes, Pascal, Retz, Locke et Montesquieu. Le premier, Machiavel, osa thématiser que, en raison des possibilisations hominiennes indéfinies, il fallait bien que quelqu'un décide pour qu'ait lieu (happens) groupalement une chose-performance-en-situation-dans-la-circonstance-sur-un-horizon ; que toute décision était en fin de compte arbitraire ; que pour advenir elle avait donc à employer des moyens également arbitraires (ad arbitrium, selon un expression des Romains, qui le mieux surent collectivement la nature et la pratique du pouvoir d'arbitrer). Antoine et Cléopâtre de Shakespeare dramatisa le conflit entre celui qui malgré ses défauts a le mieux compris l'essence du pouvoir, Auguste, et celui qui malgré ses qualités l'a le moins compris, Antoine. Hobbes, traducteur de Thucydide, osa déclarer les ambiguïtés du consensus démocratique. Retz osa dire que le pouvoir était un voile fait pour n'être pas tiré, car il n'y avait rien derrière. Montesquieu remarqua qu'un jour César veilli traita avec lassitude un nouvel honneur qu'on lui proposait, et que de cet instant il était mort.

Mais le plus complet et le plus essentiel fut Pascal, à qui deux pages suffirent à la fois pour cerner le thème et à en découvrir la racine. "Et ainsi, n'ayant pu faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste." "Quand on ne sait pas la vérité d'une chose il est bon qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'esprit des hommes". "Il faut avoir une pensée de derrière, et juger de tout par là, en parlant cependant comme le peuple." Comme la théorie du pouvoir est le plus grand tabou hominien, non le sexe, la section V de Pascal a été exclue des premières éditions des Pensées par ses amis jansénistes. Et quel maître aujourd'hui tenant à son emploi proposerait comme thème de dissertation une des phrases qui précèdent?

Les spécimens hominiens du MONDE 3, fenêtrant-fenêtré et réticulaire, ont une pratique tellement multifactorielle et multidimensionnelle du pouvoir qu'ils ont commencé d'apercevoir à quel point celui-ci était pluricentrique dans un corps social : pouvoir des hommes, des femmes, des enfants, des enseignants, des décisionnaires, des non-décisionnaires, des chauffeurs routiers, des cambistes, etc. Combien aussi il résidait dans tout ce qui est capable d'indexer, donc non seulement dans des vivants mais aussi dans des signes, langagiers, écrits, gestuels (les bonnes manières), vestimentaires, monétaires, sexuels, gastronomiques, etc., les signes étant dans tous ces cas très largement indépendants de ceux qui les utilisent, et gouvernant même littéralement ceux qui les utilisent comme ce qu'ils croient être des moyens. Cette lucidité sur l'ubiquité du pouvoir a même suscité en

France, dans les années 1970, une paranoïa des "appareils d'Etat" (Althusser, Foucault, Delheuze, Guattari, Lacan).

Il y a du reste une typologie cybernétique des pouvoirs qui ne contredit pas leur typologie selon les "mondes" mais qui la complète et est indispensable à leur compréhension anthropogénique. Ainsi on trouve des pouvoirs par palabres (Afrique), par silences (Indiens actuels), par distributions haut/bas et sous-cadrantes (Empire primaire), par pente abrupte de potentiel (Grèce), par équilibration homéostatique (Rome), par infiltration osmotique (Juifs), par emprise syntaxique (Turcs), par mystère (Eglises), par prestige opérationnel (Europe coloniale, U.S.A.), par intransigeance (Hitlérisme, Stalinisme), etc.

2. Les théories de l'ordre social

L'ordre social a été partout et toujours le résultat de facteurs multiples : l'interlocution, l'intergeste, l'échange des marchandises, les incessants dosages du leadership et de la soumission dans le champ de force des pouvoirs. En conséquence, sa théorie connut des sorts divers. Elle fut comme la trame de la chaîne parolière, gestuelle, commerciale, collaboratrice, sacrificielle dans le MONDE 1A non scriptural, refusant l'autorité distinctive. Une sorte de garantie surplombante et lointaine, parfois partiellement écrite dans les codes du MONDE 1B scriptural (Chine, Egypte). Un foyer animateur à prétentions universelle puis universaliste dans le MONDE 2, depuis les logoi des sages grecs jusqu'à L'Esprit des lois de Montesquieu. D'incessantes anticipations programmatiques dans le MONDE 3, au point d'avoir suscité un groupe social défini, celui des commentateurs et animateurs socio-économico-politiques.

Les modèles de société adoptés ont été innombrables, mais trois ont logiquement dominé. (a) L'axe temporel de l'avant et de l'après a tranché des progressistes, allostatiques (Marx), et des conservateurs, homéostatiques (Confucius). (b) L'axe spatial du dessus et du dessous a fait la trinité omniprésente des castistes (castes de l'Inde comme manifestation du Dharma, le roi, le prêtre, l'agriculteur-pasteur dans le monde indo-européen), des égalitaristes (allégation d'un homme universel), des sélectionnaristes (constat du "survival of the fittest"). (c) Le refus d'axe temporel et spatial dans les sociétés sauvages autarciques.

Aux deux axes s'est appliquée l'opposition des réalistes, plus exotropiques (Machiavel, Hobbes, Pascal), et des utopistes, plus endotropiques (Platon, Thomas More, Rousseau, Kant, Hegel). En tous cas, l'anthropogénie doit constater combien les partis une fois pris sont stables dans un spécimen hominien singulier, mais aussi dans les groupes hominiens plus larges (rigidité des corps électoraux contemporains, du moins dans les populations idéologues). Plus que des situations changeantes, ils dépendent en effet de l'organisation profonde des cerveaux, de la stéréotypie des systèmes de signes, de l'attachement à un système de signes dans la mesure même où il est fragile.

3. Entre la coutume et la justice

Dans une société, le pouvoir n'a pas à gérer seulement les grandes distributions des castes et des biens. Surgissent constamment des conflits entre particuliers, groupes, institutions, séries techniques hétérogènes.

La plupart de ces conflits restreints se règlent d'instant en instant sous les urgences de l'efficacité quotidienne, mais aussi grâce à l'interlocution et à l'intergeste. Cependant, après tous les ajustements informels, il demeure un reste considérable, car dans une société c'est souvent une vue optimiste d'estimer qu'un tiers suit le parti général avec application, un tiers tant bien que mal, tandis qu'un tiers y échappe violemment et radicalement.

Il n'y a pas, pour les spécimens hominiens, de domaine à la fois plus fluent et plus rigide que celui des solutions des conflits limités, vu qu'il s'agit de cybernétique sociale, où le moindre trop ou trop peu de directivité/permisivité a les effets les plus déstabilisants. Et pourtant, il faut bien trancher si l'on veut que le groupe garde assez d'homéostasie en lui et autour de lui pour se continuer, ou tout simplement 'passer suffisamment bien à travers', fare well, être en état de welfare.

Les étymologies sont instructives. Le mot jus, dont vient notre justice, est apparenté au sanskrit yos, que Webster's traduit précisément par welfare (fare, lat. portare, gr. perân, passer la porte). Et la consuetudo, d'où vient notre coutume (custom), est le substantif de consuescere, c'est-à-dire s'en tenir à soi (suus) ensemble (cum) + escere, continuatif. La coutume-justice, assurant le welfare, est alors en interaction avec le couple bienséance/malséance, qu'elle confirme, et qui la confirme. Il n'est pas insignifiant que la bienséance renvoie au fait d'être assis (sedere), dans cet équilibre menacé et sans cesse en rectification qui est propre à la stature dressée d'Homo.

La cybernétique du welfare qu'assure la coutume-justice est pour autant régie par trois facteurs ou attracteurs principaux. (a) La mentalité ou culture : en Occident, le duel et la guerre comme duel furent très valorisés jusqu'à hier par l'honneur, puis dévalorisés par la sauvegarde de la vie, laquelle discrédite aujourd'hui l'effusion du sang pour le sang, si fondamentale en Afrique et dans l'Amérique précolombienne et postcolombienne ; la même église (catholique) avait au Moyen Age une doctrine de la gestation progressive de l'individu qui lève les obstacles à l'avortement de l'embryon jusqu'à six semaines au moins, tandis qu'aujourd'hui elle condamne officiellement cette doctrine de quelqu'un (Thomas d'Aquin) qu'elle considère pourtant comme son doctor communis. (b) Les urgences vitales conscientes : la maîtrise de la population a fait que l'infanticide, aujourd'hui réprouvé, a été institutionnalisé dans le Japon classique et dans la Chine jusqu'à hier, et n'a pas été réprouvé par le Moyen Age chrétien, ni même guère par l'Occident classique jusqu'au XVIIIe siècle. (c) L'influence des groupes : les déplacements et la mise en servage de population (Palestiniens) sont tolérés quand ils sont le fait de groupes influents (Israël), vilipendés quand ils sont le fait de groupes faibles ; la liberté de religion est valorisée dans les groupes faibles (catholiques et protestants en Chine), non dans les groupes forts (christianisme d'autrefois en Europe, islam dans les pays arabo-islamiques actuels).

Etant donné l'extrême fluence du welfare et de la bienséance, - offrir un nourrisson à manger au chef pour nourrir sa force fut bienséant dans certains pays d'Afrique noire jusqu'à 1975, et est depuis peu malséant médicalement et politiquement, - Homo a été conduit à produire des pratiques constamment variables de la coutume-justice, et aussi des théories d'urgence à son propos. Et cela quant aux contenus de la

bienséance ; quant à ses considérants ; quant aux moyens de la sauvegarder.

a. Règlements par paroles, gestes, écritures, lectures du MONDE 1

Chez les Canaques de Leenhardt, appartenant au MONDE 1A ascriptural, la parole du "frère aîné" n'a pas à décider, ni moins encore à juger, mais à créer une activation de la circonstance-sur-un-horizon assez intense, dans l'écho de la présence des ancêtres, pour que les éléments de la chose-performance-en-situation contestée s'échauffent et retrouvent entre eux une compatibilisation suffisante pour se remettre en branle. Encore, dans le protocole de la palabre africaine, chacun, avant de produire l'intensité de l'argument sien, gestuellement et langagièrement, est tenu d'énoncer d'abord l'argument autre, avec une intensité décente, en sorte que les éléments en conflit se réimbriquent assez dans la circonstance-sur-un-horizon pour remobiliser la chose-performance-en-situation à moyen terme, ou du moins à court terme. En ces cas, le processus d'apaisement reste proche du processus du dialecte-geste quotidien, lequel a d'abord pour fin non tant de mimer ou traduire que de seulement spécifier, et par là relancer, des choses-performances-en-situation-dans-la-circonstance-sur-un-horizon.

Le MONDE 1B des empires primaires, en commençant à écrire la coutume, la transforma en règle. "S'il t'enlève un oeil, tu lui enlèves un oeil". "Si un seul témoigne, on ne l'écouterà pas ; s'ils sont deux, leur parole fera foi". Des énoncés de ce genre intervenaient parfois dans la coutume, mais seulement de facto, comme un facteur social et situationnel parmi d'autres. Ecrits, et justement dans les écritures intenses des empires primaires, ils prirent une éternité, ils visèrent non plus seulement à remettre la machine en marche, mais à juger, à rétablir un ordre censé cosmique et éternel. Ce qui jusque-là était divagation, devint outrepassement et abomination (omen, ab). Le code coda même celui qui l'édicteait, et qui en fut souvent représenté revêtu. Ce fut l'instauration de l'absolu (solutus, ab, dé-lié). Cependant, pourquoi un oeil, et pas deux? Pourquoi deux témoins, et pas trois ou quatre? Conjonction formidable de l'absolu et de l'arbitraire, qui supposa pour s'imposer - pour en imposer, dit le français - la voix du despote haute et lointaine, et l'immobilité fascinante des écritures des scribes assis, en séance, bienséance.

Entre le MONDE 1B, de la coutume écrite, et le souvenir du MONDE 1A, de la coutume agissante, Salomon, un peu après l'an -1000, est resté le fantôme du justicier divinement et cosmiquement inspiré, vu que, tout en ayant le pouvoir royal confirmé par Elohim, il ne décida pas lui d'une situation, mais la força à se décider d'elle-même selon l'ordre supposé des choses, par la seule vue d'une épée, couteau indexateur (oui/non) par excellence : "Tout Israël entend le jugement que le roi a rendu. Ils frémissent en face du roi. Oui, ils ont vu que la sagesse d'Elohim est en son sein pour faire justice." (Rois, 3,28). L'anthropogénie remarquera que les actes de Salomon n'étaient plus consignés dans une écriture intense, comme la sumérienne ou l'égyptienne, mais dans l'écriture hébraïque archaïque, que nous avons considérée comme une des trois écritures contractuelles apparaissant vers -1000, avec la phénicienne et l'araméenne <17>. Salomon ne transmet pas une sentence d'Elohim, comme eût fait Ramsès II, mais il a reçu d'Elohim la sagesse qui lui permet de concevoir une sentence (contractuellement). Commence là un des caractères - la distinction des responsabilités entre le divin et l'humain, du reste tous deux contractants - qui vont faire l'originalité de trois

millénaires d'Israël vs l'Occident. On le voit, toute compréhension d'un droit commence par remarquer dans quelle écriture il est écrit.

b. Règlements par principes, essences et sens humain commun du MONDE 2

Le passage aux tous composés de parties intégrantes du MONDE 2 grec, vers - 700, provoqua une nouvelle métamorphose épistémologique et ontologique de la coutume. Qui dit tous intégrés, dit contours et détachement de formes sur un fond.

Et ce fut le temps des nomoi, c'est-à-dire des distributions réglées et réglantes (nemeîn, partager, distribuer) des troupeaux et des terres, mais aussi des conjoints et des fonctions publiques ; nomos forma économie. Dans l'écriture grecque, égale et complète, et ainsi très objectivante, par opposition aux écritures intenses et contractuelles antérieures, les nomoi se donnèrent comme des règles particulières à moyen terme et à moyen espace, discours communicable et révisable dans le cadre du nomos propre à chaque polis, de sa politeia ; Platon écrivit une Politeia utopique (connue sous le nom trompeur de République), et Aristote une Politeia réelle, celle des Athéniens (politeia tôn Athênaiôn). En tout cas, sous l'effet du nomos (partage), l'abominable (omen, ab) des empires primaires devint le crime, krima, objet de contestation et de jugement, de la même racine que krineîn, dont la séquence sémantique résume bien la problématique judiciaire du moment : séparer, trier, distinguer, choisir, décider, expliquer, interroger, mettre en jugement.

En effet, les jugements émis à partir de nomoi supposèrent fatalement des plaidoiries contradictoires, des considérants de la sentence, des jurys très composés, des logiques de l'argumentation qui devinrent le modèle scolaire de toute logique, des modulations de la peine selon diverses rudesses, longueurs, lieux (parfois l'exil). Adaptation mobile de la rationalité hellénique au caractère fluent et souvent contradictoire de tout conflit transitoire et local. Vers -400, le dit "serment d'Hippocrate" exprime un "idéal éthique" du moment : "ne divulgue pas la vie privée de ton malade, ne lui donne pas de substance mortifère même s'il te la demande, n'aide pas une femme à avorter", etc. Mais ce n'est en aucun sens ce que nous appelons une loi (in no sense a law <EB>).

Dans la Grèce classique, la coutume initiale survécut longtemps à l'entrée en scène du nomos, et c'est bien à elle, non à l'édit despotique, que ce dernier s'opposa en ses débuts. La dikè, que nous traduisons trop vite par justice, signifia coutume avant de signifier jugement, et le conflit de la coutume et du nomos fut un thème majeur de la tragédie. L'Orestie d'Eschyle, seule trilogie tragique que les copistes anciens aient cru bon de nous conserver en entier, montre la coutume de la vendetta des Atrides s'effaçant difficilement devant le nomos de l'aréopage d'Athènes. Et c'est la coutume familiale de rendre les hommages funèbres à ses frères que dresse encore Antigone contre le nomos politique, représenté par Créon, pour qui inhumer rituellement le rebelle Polynice compromettrait l'ordre public et l'avenir .

Cependant, étant donné le rationalisme ambiant du MONDE 2, le nomos, visant le moyen terme et une situation locale, devait logiquement prendre bientôt les allures d'un principe plus ou moins permanent, général, universel. D'encore "coutumiers" chez Sophocle et Thucydide, les agraphoi nomoi (les nomoi non écrits) tendent à devenir principiels chez Démosthène et Aristote. Sans jamais abolir la coutume ni le bon sens

pratique (la justice comme remise en route, welfare), cette tendance sera omniprésente, avec des fortunes diverses, à travers les deux millénaires et demi du MONDE 2.

En voici quelques raisons. (a) L'écriture transparente des Grecs, puis des Latins, était objectivante, mais aussi survolante, ontologisante (visant l'être), universalisante, et en tout cas généralisante. (b) C'est le même nous, puis le même mens, mind, pensée, qui mania d'une part les nomoi grecs, puis les leges latines (*leg, être couché, law), et d'autre part les principes métaphysiques des philosophes, inclinant les nomoi vers ces principes ; les Nomoi de Platon (connus sous le titre trompeur de Lois) illustrent bien cette pente. (c) Le commerce méditerranéen brassa longtemps des peuples si largement divers que le génie très latéral et intériorisant des Romains fut amené à concevoir, par delà le jus consuetudinis (droit de la coutume) et le jus civile (droit du citoyen romain), un certain jus gentium, dépassant les ethnies.

Ainsi, à Rome, Cicéron parle volontiers de "jura divina et humana" et ajoute que "per se jus est expetendum et colendum" (c'est par soi que le droit est à chercher et à cultiver). Dans cet envol, la pensée romano-chrétienne (en accord avec la pensée néo-platonicienne) en vint à supposer un droit naturel : si Dieu, qui est créateur, est aussi vérité, bonté, action infinies, il doit bien y avoir, outre les distributions nomiques et légales locales et à moyen terme du welfare, quelques principes généraux d'ordre stables, fondamentaux, concernant par exemple la famille, l'assassinat, la propriété des biens comme garants du X-même conçu comme ipséité. Thomas d'Aquin résume ce courant : "Ius naturale continetur primo in lege aeterna, secundario in naturali" (le droit naturel est contenu primairement dans la loi éternelle, secondairement dans la juridiction naturelle). Legis scriptura ius naturale continet sed non instituit (Le texte de la loi contient le droit naturel, mais ne l'institue pas).

Ainsi, en deux mille ans du MONDE 2, le substantif moralitas, qui à Rome signifia d'abord les moeurs de quelqu'un dans sa singularité (mos, désir, caprice), se convertit progressivement dans le sens de notre moralité, inverse du caprice individuel. De l'adjectif moralis, qui avait trait aux moeurs quelles qu'elles fussent, on finit par tirer la morale, désignant ce qui règle les moeurs à partir d'un principe que les surplombe. Et la philosophie chrétienne puis rationaliste, habituée pourtant à distinguer droit divin, droit naturel, droit des gens, droit positif ou civil, et même "en droit" et "en nature", se demanda constamment s'il n'y avait pas une morale sous le droit, ou un droit qui actualiserait la morale, du moins sur certains points fondamentaux. La 13e et la 14e Provinciales de Pascal furent l'exemple paroxystique de cette visée, en postulant sur l'homicide la coïncidence parfaite entre la volonté de Dieu (créateur souverain de la vie humaine), le sens humain (des législateurs antiques), la doctrine de l'Eglise (censée traduire la volonté divine et le sens humain "en droit" et "en fait"), celle de l'Etat et des justiciers qu'il délègue (soucieux des nécessités de la paix publique). La raison bourgeoise voltairienne et maçonnerie, quand elle transforma Dieu en horloger ou en grand architecte, renforça souvent ce sentiment de naturalité et d'évidence. On négocie encore moins avec le Grand Axiome de Taine qu'avec un Dieu personnel, auquel on peut attribuer des plans détournés et des humeurs.

Traversant elle aussi tout l'Occident du MONDE 2, une autre tradition de la coutume-justice, germanique vs latine, aboutit à des

attitudes semblables, malgré un départ très différent. En effet, sitôt mis en contact avec Rome, les Germains se montrèrent allergiques au droit gréco-romain, au point d'assassiner un empereur qui leur en agaçait les oreilles, avant que Luther n'oppose aux "Latins juristes", selon lui ergoteurs de termes, les "Allemands théologiens", scruteurs de mots, donc préoccupés du fond des choses et d'attachement personnel (bond, Bund) au prochain, au prince, à Dieu. Parallèlement, dans l'Angleterre de 1750, Fielding, immense littérateur mais aussi juge de paix intègre et réformateur social efficace, introduit dans son Tom Jones un squire Allworthy qui sait bien que la justice qu'il rend ne saurait être qu'une suite d'opportunités bien intentionnées, un jour révisables ; et, s'il est all-worthy, c'est que ses actes et paroles donnent à entendre que la qualité suprême du justicier, comme de tout être humain, est une goodness of heart, qui tient elle-même dans la generosity of life.

Tel est l'esprit "expérientiel" du common law, "the body of law developed primarely from judicial decisions based on custom and precedent, unwritten in statute or code", étant entendu que precedent désigne "something done or said that may serve as an exemple or rule to authorize or justify a subsequence act of the same or an analogous kind" (Webster's). Cependant, sous le common law de Fielding, il y a autant de morale, et même de moralisme, que sous certaines productions du droit écrit romain, qu'il connaissait du reste en parfait latiniste et helléniste. Après le comic epic de Tom Jones n'inventa-t-il pas, dans Amelia, le novel of reform, qui triompha durant le victorianisme?.

En tout cas, entre les deux traditions, romaine et germanique, il y eut des échanges de points de vue incessants. Ainsi Montaigne est un des spécimens hominiens qui ont soutenu le plus vivement qu'il est impossible de légiférer de façon universelle, ni même localement de façon stable ; que les coutumes-justices les plus opposées sont possibles sur le même thème ; que le seul critère des pratiques hominiennes est la survie des populations, ou même tout simplement leur vitalité ; que c'est la relativité de la coutume-justice qui fait à ses ressortissants le devoir de la respecter avec scrupule. Et l'on remarquera que les Essais furent bien reçus par les politiques et juristes du temps, très latins.

Ces croisements de points de vue se confirmèrent pendant deux siècles. A la source des droits de l'homme de 1789 ont trouvé à la fois Locke, l'Anglais, et d'Holbach, le Français, avec ses amis Diderot, Helvetius, etc. Leur point de départ est semblable. On lit dans Locke : "We call good which is apt to cause or increase pleasure or diminish pain in us" ; "Moral good and evil is only the conformity or disagreement of our voluntary actions to some law, whereby good or evil is drawn on us, from the will and power of the law-maker". A quoi d'Holbach fait écho trois-quarts de siècle après : "Rien n'est plus chimérique qu'une morale qui se fonde sur des mobiles imaginaires que l'on a placés hors de la nature, ou sur des sentiments innés, que quelques spéculateurs ont regardé comme antérieurs à notre expérience" ; "L'intérêt ou le désir du bonheur est l'unique mobile de toutes les actions" ; "La vertu n'est que l'art de se rendre heureux soi-même de la félicité des autres."

Et leur point d'arrivée est semblable aussi. C'est Locke, l'Anglais, qui imposera à tout le XVIIIe siècle l'idée qu'il y a des natural rights, et que la morality peut être abordée comme une science exacte. C'est d'Holbach, le Français-Allemand, qui écrira : "La vraie morale est une : elle doit être la même <c'est-à-dire la morale utilitariste> pour tous les habitants de notre Globe." Le fait que Locke

hésite à désigner, comme law-maker du moral good, "nature" ou "God's will", tandis que d'Holbach, athée déclaré, se contente de la nature, ne change rien à l'essentiel. De part et d'autre, nous suivons les torons philosophiques permanents de l'Occident.

C'est l'occasion d'observer que, dans ce domaine, les justifications appelées par le rationalisme du MONDE 2 sont suspectes, parce que, comme le signala Bergson, les choix précèdent d'ordinaire les justifications, et non l'inverse. D'Holbach, "utilitariste" comme Helvetius, invoque "l'intérêt et le désir", tandis que Fielding avance "qu'il existe dans le coeur humain une disposition naturelle à contribuer au bonheur d'autrui ; que de cette philanthropie (...) découle une foule de jouissances délicieuses ; que si l'on ne donne point à ces affections de l'âme le nom d'amour, on ne sait comment les qualifier". Pourtant, maris également aimants, ils sont tous deux aussi loin du XVIIe siècle pessimiste de Hobbes, aussi philanthropes et aussi pacifiques. Nulle part autant que dans la coutume-justice l'enfer n'est pavé de bonnes intentions, et le ciel de mauvaises, ou en tout cas d'intentions mal formulées.

Quoi qu'il en soit, à la fin du XVIIIe siècle, sous les confluences de l'Occident du MONDE 2, explosèrent de façon concordante aux Etats-Unis la United States Constitution de 1787, considérée d'ordinaire comme le fruit le plus mûr du Common law anglo-saxon tant elle était fondée sur l'expérience politique et en particulier commerciale (au sens large de commercium), et en France la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789, plus principielle, à la façon latine, bien que se réclamant de Locke.

Dans les deux cas, il s'agissait d'un retournement philosophique savant, mais aussi profondément populaire, consécutif à deux siècles de bouleversements techniques (le cabotage, la vapeur). Les planches de l'Encyclopédie autant que ses articles avaient montré à quel point Homo, dès qu'il s'y intéresse, "naît égal en droit" devant la science et la technique archimédiennes, disqualifiant ainsi toute forme de corporations, d'ordres ou de castes. Il fallait donc compatibiliser la force d'un pouvoir central et la force de l'individu (doué d'une "liberté" n'excluant pas le déterminisme, comme Locke en témoigne), et cela par les moyens que l'on sait : la séparation des pouvoirs (Montesquieu), la souveraneté nationale procédant de l'élection populaire (Rousseau), la défense de la propriété individuelle, dont celle de son corps, contre les justiciers (Voltaire), etc. Le tout dans une conviction sous-jacente d'une certaine universalité des spécimens hominiens ; dès ce moment, l'esclavage est en sursis. Dans les mêmes années 1800, le romantisme allemand agrandit encore le "Je" d'une dimension métaphysique, tout en exaltant le rôle d'un Etat bientôt hégélien. Le fameux "Voilà un homme!" de Napoléon au sortir de sa rencontre avec Goethe a l'intérêt de définir à la fois Goethe et l'humanité telle qu'elle s'aperçoit elle-même en Europe à ce moment.

En une ultime conclusion du même MONDE 2, après la première Guerre mondiale fut conçue une Société des Nations (1920), et, après la seconde, une Déclaration universelle des droits de l'homme (1948), qui coïncida avec la détermination par le Procès de Nürnborg de trois "crimes" inconnus jusque là : crimes de génocide, crimes contre l'humanité, crimes de guerre majeurs.

c. Règlements par négociations réticulaires du MONDE 3

Le coutume-justice est un domaine si difficile pour Homo, et son histoire montre qu'elle a si souvent du retard sur les autres domaines techno-sémiotiques, qu'il faut se demander avec circonspection si s'annoncent déjà autour de nous des traits d'une coutume-justice du MONDE 3. Laquelle serait, par exemple, plus transnationale qu'internationale ; ou encore plus biologisante ou écologisante que formelle, etc.

On oserait le prévoir rien qu'à parcourir les croisements de la coutume-justice avec tous les autres domaines, fortement travaillés eux par l'ingénierie généralisée et les vues fenêtrantes-fenêtrées du MONDE 3 : la constitution de grands marchés communs ; la négociation permanente du General Agreement on Tariffs and Trade (GATT) et du Most favoured nation treatment, conditionnel ou inconditionnel ; une énergie nucléaire, pacifique et militaire, qui ignore les frontières ; le contrôle multilatéral des maladies planétaires et des effets transgéniques ; la conception d'une agriculture et d'un élevage globalement soutenables (sustainable) ; la prise en compte des différentiels généraux et locaux entre les populations et les ressources de la Planète ; la déréglementation de l'information sous l'effet d'Internet ; la prise de conscience par la radio et la télévision des différences irréductibles entre ethnies ; la vitesse de l'invention technique décourageant les plans de recherches (tels les anciens plans quinquennaux), et déséquilibrant la pratique classique des brevets ; les conditions d'équilibre des océans et des climats ; l'entrée en scène de la famille patchwork ; une certaine dévaluation générale de la loi, "ce qu'on lit" (lex, legere), et du code, "ce qu'on feuillette" (codex, tablettes empilées puis reliées), déstabilisés par la fluence et l'immatérialité des écritures informatiques. Etc.

D'autre part, la coutume-justice vire sans doute au MONDE 3 et à son ingénierie généralisée en raison de ses propres pratiques. Par exemple, quand elle doit concilier son activité, jusqu'ici contradictoire et décidante, avec l'activité, non contradictoire et expectante, de la technique-science, à laquelle elle a désormais recours dans ses identifications génétiques <R.mai98,95>? Concilier les notions traditionnelles d'irresponsabilité archaïque ou au contraire de responsabilité rationaliste avec celles de singularité ou d'idiosyncrasie, suggérées par les conceptions de X-même comme rencontre de séries sémiotiques hétérogènes? Concilier le "devoir d'oubli", que les sociétés anciennes païennes et chrétiennes estimaient généralement indispensable à leur survie et à leur vitalité, et un "devoir de mémoire" cultivé par des raisons politiques transitoires, mais aussi suggéré par le stockage filmique et électronique des événements et l'appétit de programmes documentaires ou sentimentaux des medias.

Enfin, une société transnationale d'économistes, de médecins, et plus généralement d'ingénieurs, de techniciens, de scientifiques, se fait une idée et une pratique nouvelles de la bienséance et du welfare, qui exclut généralement les comportements ou répressions extrêmes, considérés comme disproportionnés. D'autre part, cette société biologisante et cosmologisante est spontanément sensible à la préservation des singularités sémiotiques par des humans rights, ainsi que des singularités vivantes par des animal rights (le succès récent de variantes du bouddhisme-jainisme dans les milieux scientifiques est un phénomène non trivial).

En particulier, cette société neurophysiologiste attribue au X-même hominien une ingénierie où devient suspecte l'idée d'un sujet de droit cartésien lucide et constant au point d'être responsable de ses actes à vie, confronté à des témoins doués de la même lucidité et de la même mémoire cartésiennes à vie, et soumis à la décision de jurés doués d'un "bon sens qui est la chose du monde la mieux partagée", également cartésien. De cet ébranlement pourrait sortir une coutume-justice à la mesure d'un sujet de droit réticulaire, sans guère ou sans plus d'ipséité romano-chrétienne. Et où l'obligation (ligare, ob) serait elle-même une propriété de réseau, ce qui n'est pas un vrain mot s'il est vrai que net est de la même racine que nodus, knot.

D. LES THEORIES DU LANGAGE

On pourrait croire que le langage, étant la plus puissante des performances hominiennes, provoquerait le plus tôt et le plus souvent des urgences théoriques très vives. Et c'est vrai que quand un Dogon déclare que parler c'est tisser le monde, et tisser l'homme dans le tissu du monde, il propose une vue fondamentale du langage parlé courant. Mais des vues de ce genre sont déjà si systémiques qu'elles n'ont peut-être pas à devenir systématiques, comme de vraies théories. Le Parlé, le langage se règle au fur et à mesure par l'interlocution, et l'intergeste qui la précède, et n'a donc guère besoin de réflexion sur soi.

1. Les grammaires et les lexiques

Ainsi, une systématique du langage attendit sans doute l'écriture, laquelle pose parfois des problèmes pratiques aigus, et du reste intrigue l'esprit par sa fixité. Le cunéiforme dut bientôt écrire des dialectes pour lesquels il n'avait pas été inventé ; d'où, chez ses scribes, des notes de phonétique et de sémantique, voire de syntaxe. Et la transmission de l'écriture de scribe en scribe, puis de maître à écolier engendra des bribes de grammaires et de lexiques.

Leur travail avait beau être modeste, les grammairiens et les lexicographes des empires primaires exercèrent une influence considérable. En eux et chez les autres, ils diffusèrent de facto et de jure l'idée d'une grammaticalité, d'une lexicalité, d'une orthophonie, qui convertissaient les "dialectes" vivants en "langues" officielles, lesquelles devinrent bientôt des pierres de touche de l'ordre public, voire de l'intelligence mandarine. Ceci se renforça quand les civilisations de l'écriture en Chine, en Inde, en Grèce eurent produit un premier corpus d'écrits "classiques". Avec leurs scoliastes également "classiques".

2. Les linguistiques diffuses

Cependant, une vraie démarche linguistique veut davantage que des grammaires et des lexiques. Même quand elle s'en tient à un dialecte particulier, elle se propose de comprendre le langage en général, de débusquer ses fonctions, ses ressources, ses pouvoirs, ses limites, ses types, ses habitudes, ses illusions, ses mutations réglées, ses origines et ses engendrements. Et cela systématiquement.

Cette préoccupation s'amorça vraiment chez Homo quand, au premier millénaire avant notre ère, ses écritures devinrent assez mûres pour porter et engendrer ces grands systèmes généraux que furent les

Upanishads en Inde, le Taoïsme et le Confucianisme en Chine, la philosophie grecque en Occident.

Le cas de l'Inde est le plus instructif. La révélation védique initiale était que le salut individuel et cosmique tient dans le rite, et que le rite par excellence est l'énonciation parfaite de la Parole, le mantra. Celui-ci se formulait en sanskrit, le dialecte le plus subarticulant jamais inventé par Homo par ses adjonctions indéfinies de glossèmes, et aussi par ses centaines de combinaisons de phonèmes entre sons finals et sons initiaux de mots (samdhi), et ses compénétrations des voyelles et des consonnes au sein de la syllabe, que l'écriture nâgirî donnait à palper dans des ligatures aussi nombreuses. L'exactitude langagière indienne fut telle que, pour les théoriciens de la Mîmâmsâ, ce n'était pas la compréhension des glossèmes, mais la réalisation des ultimes liaisons de phonèmes qui sauvait le monde et l'homme. Ainsi, à partir de Panini (-300?) et de Patanjali (-150), les grammairiens indiens s'entre-commentèrent dans la plus pure fidélité "disciplinaire" pour produire des dizaines de milliers de pages croisant la phonologie, la logique, l'épistémologie, l'ontologie. Jeter un regard sur le Durghataavr̥tti de 1172, utilement présenté en édition bilingue par Louis Renou, introduit à la saisie indienne de l'existence mieux que tous les textes, les temples, les sculptures. On peut voir là, avec Whorf et d'autres, le premier départ de la linguistique.

De même, la structure du chinois était telle que, quand un calligraphe traçait un grand trait vertical dans lequel il fichait à droite un petit trait oblique, et qu'il lisait BU (ton haut-bas-haut) en comprenant "signe à interpréter" et "présager" ; ou encore quand écrivant une figure représentant le sexe féminin, il lisait YE (ton haut-bas-haut) et pensait "copule", "essence", "définition", il ne pouvait pas s'empêcher d'aller et venir entre les structures et les textures de sa langue-écriture et celles du monde et de lui-même dans le monde. D'après quoi le corpus officiel établi par Confucius des textes chinois vraiment "archaïques" fut lui aussi un premier édifice de linguistique croisant l'ontologie, l'épistémologie, la politique, la sémiotique.

Le cas de l'Occident était différent en raison de l'écriture gréco-romaine, non intense, transparente au langage qu'elle se contentait d'enregistrer, et donnant à croire que la parole était à son tour transparente à l'être, qui seul comptait. Cependant, le Cratyle de Platon s'interrogea sur le pouvoir de signifier des dialectes, qu'il attribua à leur phonosémie. Aristote dégagait si fort la structure syntaxique 'groupe nominal + groupe verbal' de la langue indo-européenne qu'il parlait, le grec, qu'il en déduisit une philosophie de la substance et des accidents, qu'il crut universelle. En Romain intériorisant et moralisateur, le Cicéron du De Oratore, suivi par Quintilien, estima que parler adéquatement était une accession à la sagesse. Les théologiens médiévaux, se sentant cocréateurs d'un Créateur conçu comme intelligence infinie, explorèrent les plus fines structures de la signification entendue comme langagière pour savoir quelles étaient leurs missions dans la cocréation du monde. Au départ du rationalisme bourgeois, la Grammaire de Port-Royal, inséparable de la Logique de Port-Royal, supposa qu'une saine vue de la langue était un présupposé de l'évidence et de la certitude cartésiennes. Là aussi la simple empirie grammaticale et lexicale fut largement dépassée.

Cependant, ces vues demeurèrent éparses, et surtout elles étaient obtenues à l'occasion d'une seule langue, ou d'un groupe de langues assez

voisines (grec, latin, français). Et cela avec des visées où la philosophie justifiait la logique, laquelle justifiait la langue. Et vice versa. La linguistique proprement dite visa une autre généralité.

3. Les linguistiques occidentales comparatistes et différentielles

Le comparatisme de la fin du XVIIIe siècle et du début du XIXe rompit avec ce confort. Homo, devenu biologiste évolutionniste et morphologiste dans son étude des plantes et des animaux, devint historien et géographe dans son étude de lui-même, prenant conscience de ses différences profondes selon les époques et les lieux.

Autour de 1800, le Français Fabre d'Olivet recut le choc de l'hébreu, langue sémitique, et de sa différence radicale d'avec le français, le latin, le grec, au point que Whorf fait dater de lui le premier éblouissement proprement linguistique. Un dialecte est, par ses segmentations et par sa phonosémie une vision du monde, engageant jusqu'à leurs racines ses locuteurs-scripteurs. Fabre vit qu'il n'aurait pas assez de son existence pour accomplir la mutation qui lui permettrait de commencer d'entrevoir le sens originel d'un texte de l'Ancien Testament. C'était loin de la crédulité de Bossuet.

En même temps, les philologues entreprenaient sur les langues indo-européennes le travail que Cuvier au même moment faisait sur l'anatomie et la physiologie des animaux, y repérant les analogies et les homologues. En un siècle, ils découvrirent que quelques règles, exprimant quelques transformations fixes, permettaient à partir d'un mot latin de retrouver son équivalent en arménien, en sanskrit, en hittite, du moins s'il s'agissait de mots d'emploi constant, donc consolidés, comme père. Cela ne voulait pas dire que toutes les langues indo-européennes descendissent d'un même ancêtre, mais bien qu'elles avaient en commun des fonctionnements fondamentaux. Ajoutons qu'en 1824 Champollion publiait un déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens, tandis qu'en 1835 Rawlinson entreprenait de transcrire les inscriptions cunéiformes de Darius.

Ce formidable mouvement d'anthropogénie langagière culmina quand, depuis 1900, dans la crise des fondements qui commençait à marquer le passage du MONDE 2 au MONDE 3, quelques spécimens hominiens entrèrent en contact avec les dialectes jugés "primitifs". Whorf s'aperçut vers 1930 que le dialecte parlé par les Indiens Hopi de l'Arizona comportait une perception et une pratique tout à fait singulière de la durée et de l'étendue. En contraste avec les langues SAE (Standard Average European), où la durée est ramenée au temps, et le temps à l'espace, en des énoncés surtout cardinaux ("j'y suis resté trois jours"), les Hopi vivaient une temporalité ordinale ("j'ai quitté le quatrième jour"), et aussi intensive et gravitationnelle, sans métaphore spatialisante, sans distanciation entre l'objet et le sujet, le premier étant saisi comme le "révélé", le second comme le "révélant". Dans Language, Thought and Culture, Whorf sut donner à ses observations l'ampleur d'une linguistique fondamentale. A quoi concoururent des circonstances diverses : il maniait une vingtaine de dialectes appartenant à des groupes très différents, et fit une grammaire non seulement du hopi, mais aussi de l'aztèque et du maya récents ; il avait une perception aiguë des originalités de sa propre langue, l'anglais, dont sous les "phénotypes" il saisit les "cryptotypes" par leurs "réactances" ; il trouva au M.I.T. le soutien de Sapir ; sa formation de chimiste l'avait rendu familier des théories de son temps, Relativité et Quanta ; il prit en compte toutes les dimensions d'Homo, des plus techniques aux plus mystiques.

Les travaux du Français Leenhardt en Nouvelle-Calédonie depuis 1902, et résumés dans Do Kamo en 1947, allaient dans le même sens, et confirmaient que, si certains contenus techniques sont suffisamment traductibles d'un dialecte à un autre, la plupart des autres contenus, sur la durée mais aussi sur l'étendue, la substance, la causalité, la "personne", etc., sont strictement intraduisibles. Ainsi fut amorcée, dès avant 1940, la plus pénétrante et exigeante linguistique fondamentale du MONDE 3.

Comme on le voit, quand Homo linguiste devient comparatiste, cela peut vouloir dire deux choses assez opposées. Tantôt, comme Ruhlen aujourd'hui, il poursuit, d'un dialecte à l'autre, les similitudes des formes, sans trop s'occuper des différences de contenus conceptuels et existentiels. Tantôt, comme Sapir-Whorf et Leenhardt, tout en sachant les similitudes de formes, il est très attentif aux différences de contenus. C'est d'ordinaire cette deuxième attitude, extrêmement exigeante, qui est la plus instructive pour l'anthropogénie.

4. Les linguistiques traductionnelles

Il est très remarquable pour l'anthropogénie que ce soit alors une linguistique beaucoup plus pauvre que celle de l'hypothèse dite de Sapir-Whorf qui s'imposa dans la seconde moitié du siècle, inaugurée autour de 1900 par Saussure, axiomatisée par Hjelmslev vers 1930, affinée par Jakobson dans les années 1940, rendue opératoire par Chomsky depuis 1955.

Cette linguistique officielle prit pour seul modèle les langues du groupe SAE, en faisant progressivement un absolu de la structure "noun phrase + verb phrase" et du couple substance/action, en déclarant ou sous-entendant que toutes les langues étaient adéquatement traduisibles avec celles du groupe SAE, et donc aussi entre elles. Par voie de conséquence, la phonosémie devint un phénomène langagier accessoire ; le signe (langagier) était arbitraire (Whitney-Saussure) ; là où la phonosémie intervenait c'était par des allitérations et des assonances qu'on relevait sans les interpréter (Jakobson sur The Raven d'E.A.Poe). Chomsky supposa longtemps (il nuança ses propos dans Reflections on Language) que dans la parole il y avait une structure de profondeur, commune à tous les dialectes, à partir de laquelle les structures de surfaces étaient obtenues selon des règles de transformations, dont le relevé était le travail essentiel du linguiste ; telle fut la "grammaire générative et transformationnelle". Le contrôle du référent était évacué, et furent réactivées un moment les visées leibniziennes d'un inventaire de traits sémantiques universels, auxquels Fillmore, dans The Case for Case, ajouta une panoplie de traits syntaxiques. La phonosémie fut exclue et provoquait même des colères en ce qu'elle reliait le signe et ses objets.

Pareil rétrécissement de Sapir-Whorf-Leenhardt à Saussure-Jakobson-Chomsky intéresse vivement l'anthropogénie, qui doit en chercher quelques raisons. 1) Une linguistique comme celle de Whorf et de Leenhardt jetait la lumière la plus crue à la fois sur les limites et sur les abîmes de ce qu'Homo appelle son langage, son intelligence, ses sentiments, sa raison. Cette clairvoyance était sans doute insoutenable. 2) Homo est spontanément paresseux, et là où la linguistique whorfienne ou leenhardtienne suppose des années d'effort intellectuel violent, la linguistique structuraliste pouvait s'assimiler en une semaine sans le moindre effort, que le goût du puzzle ; par exemple, elle tient tout

entière, et encore enrichie d'applications informatiques, dans Natural Language Understanding de James Allen.

Mais il y eut aussi des raisons de méthode. Dans les années 1900 où le comparatiste sanskritiste Saussure entreprend son Cours de linguistique générale, il régnait dans la physique, science dominante du temps, la conception de Mach-Poincaré, qui considérerait, par exemple, que les termes *f*, *m*, *gamma* (force, masse, accélération) s'entredéfinissaient de telle sorte que leur référent restait extrinsèque à la théorie ; conception dite "pragmatisme", qu'on ne confondra pas avec le "pragmaticisme" de Peirce, qui confie avoir inventé ce terme "ugly" pour s'en distinguer plus sûrement. Or, parallèlement à Mach-Poincaré, Saussure définit le signe linguistique comme l'union d'un signifiant et d'un signifié, ce dernier compris comme un concept, en sorte que l'objet désigné devient un simple référent, presque un référable, lui aussi extrinsèque à la théorie. Fini donc la conception peircéenne du Signe comme d'un signifiant visant ou spécifiant, à travers une Idée, un Objet. Au mieux, la vérification (le rapport à la vérité) d'un dialecte se ferait par la correspondance entre les "différences" du langage prises globalement avec les "différences" du réel techno-sémiotique pris globalement. La langue ainsi comprise pouvait paraître virtuellement axiomatisable, et Hjelmslev, qui souligna que, jusque dans des domaines très pratiques comme les "couleurs" ou le "bois", les découpes de la Réalité varient fort d'une langue à l'autre, alla jusqu'à se demander, dans la proximité de l'Ecole physique de Copenhague, si dans le système de la langue l'"expression" et le "contenu" n'étaient pas interconvertissables.

Enfin, Homo a toujours été séduit par les modèles combinatoires, ceux où des éléments (ici les signifiants et les signifiés conceptuels) permutent indépendamment des évolutions de la réalité extérieure (ici les référents). On crut à de multiples reprises qu'une fugue de Bach (Hofstätter) ou un tableau de Mondrian (Moles) étaient une affaire de combinatoire, pourquoi pas le langage?

De la sorte, le linguiste structuraliste se sentit dieu. Une fois évacué les mouvements incontrôlables du Référent, les langues comme systèmes autarciques et déchargées de leur statut de spécifications de "choses-performances-en-situation-dans-la-circonstance-sur-un-horizon" tenaient tout entières sur sa table (avec tous les possibles et impossibles attenants). La linguistique fut acceptée comme l'idée régulatrice des sciences humaines. Des linguistes commencèrent à confier qu'ils voyaient bien certaines relations entre leurs signes, mais qu'ils ne voyaient plus du tout comment ces signes signifiaient, rien n'y fit. Ainsi, en France, vers 1960, dans le dernier crépuscule du MONDE 2, les choses étaient mûres pour l'insignifiance. Le référent congédié, l'écrivain même prophétique dans la lecture de Barthes devint un "logothète" pour le "plaisir du texte" : "Sade n'est pas un érotique, Fourier n'est pas un topiste et Loyola n'est plus un saint. En chacun d'eux il ne reste plus qu'un scénographe". Après le Référent, Jacques Lacan congédiait le Signifié, Homo étant défini comme le "sujet" de "l'emprise du signifiant". En 1972-4, lors de l'extension de son école en Italie, il professa que les signifiants avaient une indéfinité de sens, donc pas de sens du tout, sinon dans leurs "dérapages", où se réalisait le "désir" ; la cure psychanalytique tenait pour l'essentiel à se guérir de la recherche de sens.

Mais il y eut aussi une raison plus palpable au succès d'une linguistique traductionnelle. Depuis 1900, des traductions innombrables furent exigées par l'internationalisation de l'industrie, de la science, de la technique, par les voyages des biens et des personnes, par les marchés communs de l'Ancien et du Nouveau Monde. A partir de la Cybernétique et de la Théorie de l'information de 1950, on songea à des machines de traductions, ou du moins à des machines d'aide à la traduction, "la traduction assistée par ordinateur", avec un mouvement attendant de terminologisation, c'est-à-dire de réduction des mots, qui ont des significations fluides, voire communionnelles, à des termes, aussi univoques que possible. Ainsi, parmi toutes les fonctions du langage, on retint la communication de messages, selon la vue fort exclusive de Bloomfield, confirmée par Jakobson. On garda dans les langues ce qui était traduisible, le reste étant considéré comme ornement, ou résonances culturelles et sentimentales périphériques. La linguistique générale se rétrécit en linguistique traductionnelle. Rentable, attirant les crédits et les chercheurs, celle-ci devint la linguistique tout court, dispensant des autres.

Cependant, Jakobson travaillait dans les années 1940, à un moment où le langage écrit à traduire n'avait pas encore fait trop oublier la parole, et il eut le mérite insigne de proposer une panoplie de douze traits phonématiques permettant de spécifier suffisamment les phonèmes de toutes les langues, voire de prévoir la construction phonématique du langage chez le nourrisson. En si bonne voie, Jakobson disposait de ce qui est nécessaire pour produire une théorie consistante de la pratique et de la sélection phonosémique des locuteurs, qu'il visa mais manqua dans ses Six leçons sur le son et le sens, parce qu'il manquait de la notion d'effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques.

La linguistique traductionnelle invite l'anthropogénie à remarquer que certaines déviations sont fécondes par leur violence même. Chomsky avait postulé une large innéité des mécanismes du langage, vu que ses structures de profondeur lui paraissaient universelles, que la conversion de celles-ci en structures de surface lui paraissait se faire selon des règles très compliquées, et que pourtant les enfants apprenaient à parler avec une rapidité surprenante. Or, cet innéisme étrange, soit qu'on y crut, soit qu'il sembla peu plausible, provoqua trente années d'expérimentations inlassables sur l'apprentissage du langage chez l'enfant, bien rassemblées dans *The Emergence of Language*, Freeman, 1991. Lesquelles produisirent certains des résultats les plus surprenants et les plus féconds de la psychologie expérimentale, non seulement en détruisant pièce à pièce la vue de Chomsky sur ce point, mais en introduisant certains aspects de la linguistique du MONDE 3.

5. Une linguistique du MONDE 3

Les grands traits d'une linguistique ouvrant la conception du langage du MONDE 3, c'est-à-dire d'une spécification de la chose-performance-en-situation-dans-la-circonstance-sur-un-horizon sont suffisamment esquissés dans nos chapitres 15 et 16 pour qu'il n'y ait pas eu d'y revenir. Par contre, c'est ici le lieu pour une anthropogénie de se demander pourquoi ses chances de s'imposer sont si minces.

C'est d'abord qu'elle est frustrante. Car elle montre qu'on ne saurait avoir la moindre idée pertinente, par exemple, sur la Bhagavat-Gîta si l'on n'en a pas visité quelque peu la version sanskrite, et si possible dans l'écriture nâgarî. Qu'une traduction française ou anglaise

de l'ayat 58 de la sourate 28 du Coran peut apprendre qu'Allah détruit les groupes d'infidèles (des effaceurs) après leur avoir envoyé un ultime messenger, mais qu'elle ne saurait faire comprendre pourquoi, comme c'est le cas en arabe. Qu'une traduction française de Hölderlin permet de deviner qu'il a pu inspirer puissamment Nietzsche et Heidegger, mais qu'elle ne permet pas de saisir comment il est une clé, une des principales, du national-socialisme.

Et même aussi qu'un lecteur français ne peut faire que des contresens graves sur la Geste de Rolant, Corneille, Mallarmé et Genet, bref sur les textes de sa propre langue, avant d'en avoir découvert suffisamment la phonosémie et la rythmique. C'est ce que le locuteur indien, chinois, hopi, et d'ordinaire allemand et anglais savent depuis toujours. Et que Rabelais et Mallarmé et tout écrivain français majeur savent aussi. Mais que le lecteur roman, quand il n'est pas franchement écrivain et appartient encore au MONDE 2, fait tout pour ne pas voir, s'appelât-il Lacan, Barthes ou Lévi-Strauss, convaincu, par des raisons culturelles locales, de l'immotivation et même de l'arbitraire du signe, si favorable à une linguistique traductionnelle occultant la linguistique fondamentale.

* * *

Situation du chapitre

Le propos ici n'est pas de faire une histoire de l'esthétique, de l'économie, de la politique, de la linguistique, mais de voir leur naissance dans la nature d'Homo, et leur éclaircissement sur cette nature. A ce propos l'essentiel s'est souvent tissé dans les chapitres précédents : pour l'esthétique, dans le chapitre 6, sur les effets de champ ; pour le pouvoir, dans le chapitre 4, sur les index et les indexations ; pour l'économie, dans le chapitre 7, sur la possibilisation et l'échange, qu'il soit technique et/ou sémiotique ; pour la linguistique, dans les chapitre 15 et 16, sur les éléments et la pratique des dialectes, et dans le chapitre 19 sur les logiques.

Il s'agissait cette fois de marquer comment Homo a été obligé de faire des théories urgentes à l'occasion de certaines pratiques problématiques. Comment ces théories indirectes impliquent une théorie générale de sa propre nature. Comment ainsi elles font plus ou moins un système, chacune se complétant et s'équilibrant des autres. Comment souvent elles ont eu pour fin de dissimuler la nature hominienne autant que de la révéler. Comment elles manifestent les désirs d'Homo plus que ses réalités. Comment elles ont été largement endotropiques, alors que leur objet les invitait à être exotropiques. Cela va se confirmer dans le chapitre suivant, sur les théories d'Homo directes.